

<b>Source</b>	<i>Annales. Histoire, Sciences Sociales</i> n°95
<b>Date</b>	juin 2007
<b>Signé par</b>	Alain SCHARLIG

Les pratiques économiques, et notamment les calculs et les écritures qui les sous-tendent, sont trop souvent envisagées de manière abstraite : sans se mettre à la place des acteurs, sans tenir compte de leur diversité, ou encore sans se soucier de leurs contraintes sociales, intellectuelles ou tout simplement matérielles.

C'est ce qu'ont voulu combattre les promoteurs de ce livre, « en prenant le raisonnement économique comme inconnue », et en réunissant des historiens des pratiques économiques, des sociologues, des anthropologues et des économistes. Devant la diversité des disciplines représentées, on ne s'étonne pas qu'à première vue le livre puisse donner l'impression d'une auberge espagnole. Mais en y regardant de plus près, cette mosaïque constitue une sorte de reportage : la pratique économique est examinée sous différents angles (la gestion d'entreprise, la gestion d'État, la gestion domestique) et à différentes époques (au Moyen Age, au XVIIIe siècle et à l'époque contemporaine), mais toujours sous son aspect concret et matériel d'écriture et de comptage. Libre alors au lecteur de tenter une synthèse ou de piocher dans telle ou telle contribution pour élargir sa connaissance de l'une des visions proposées ; les nombreuses références bibliographiques qui accompagnent chaque texte lui seront alors très utiles.

Après une introduction où les trois initiateurs du livre donnent le ton de l'ensemble, la première partie réunit trois contributions sous le titre « Écriture pratique, État et capitalisme ». François Menant décrit et analyse les transformations de l'écrit documentaire entre le XIIe et le XIIIe siècle, après avoir constaté que « l'effort documentaire n'a pas subi une éclipse complète entre les grandes réalisations carolingiennes et celles de la fin du XIIe siècle », et que « la diffusion de l'écrit documentaire autour de 1200 a des précédents importants ». Pierre Portet propose un choix raisonné – et très abondant – de lectures sur les techniques du calcul élémentaire dans l'Occident médiéval. L'arithmétique qu'il aborde est opérative, par opposition à l'arithmétique spéculative de Boèce . Il passe en revue les ouvrages sur l'abaque à jetons, ceux qui montrent la lente apparition de la numération arabo-indienne, avec le calcul sur la poussière, et ceux qui permettent de suivre l'introduction de l'arithmétique commerciale et de l'algèbre en Occident. Giacomo Todeschini présente enfin ses réflexions sur la comptabilité à partie double et la rationalité économique occidentale, en analysant la pensée de Max Weber puis celle de Jack Goody.

La deuxième partie, « Incrire des transactions », commence par un article d'Alban Bensa sur les échanges non marchands et les pratiques comptables en Nouvelle-Calédonie kanak contemporaine. Bien que non marchands, ces échanges solennels de biens de toutes sortes supposent une évaluation pour que soit rendue au donneur une quantité jugée équivalente, et débouchent donc sur une activité comptable, concrétisée le plus souvent dans des cahiers dont l'auteur donne quelques reproductions. Ludolf Kuchenbuch poursuit avec les baguettes de taille du Moyen Age, dont il se demande si elles étaient un moyen de calcul sans écriture. Il montre surtout qu'elles étaient une manière de retenir une information chiffrée et donc une forme d'écrit, dans de nombreuses régions et cela du XIe au XXe

siècle. Marc Bompaire expose les compétences de calcul dans le domaine des alliages de métaux précieux, et les pratiques de calcul en livres, sous et deniers (recourant le plus souvent aux jetons) qu'il a observées dans les livres de changeurs français aux XIVe et XVe siècles. Natacha Coquery commente les livres de comptes d'une centaine de boutiquiers parisiens du XVIIIe siècle, pour la plupart joailliers, pour y distinguer la culture savante, l'encadrement légal et les pratiques marchandes. Thomas Behrmann, enfin, parle d'apprentissage par la lecture à propos des premières utilisations de l'écrit dans des buts commerciaux, en focalisant son étude sur les marchands installés dans les villes hanséatiques, sur la côte d'Allemagne du Nord.

La troisième partie, « Tenir ses comptes », comporte trois contributions. Dieter Scheler a étudié l'apparition des prévisions budgétaires, qu'il situe au début du XIVe siècle dans les chapitres cathédraux et collégiaux. Il prend appui sur le chapitre de Xanten, situé dans la basse vallée du Rhin et qui dépend de l'archevêché de Cologne, dont il a étudié un texte administratif qu'il considère comme une des plus anciennes applications de la prévision budgétaire. Christian Guilleré et Guido Castelnuovo montrent comment la comptabilité domaniale a évolué vers une comptabilité d'État, à l'exemple des comptes de châtelainies savoyards : l'évolution de ces documents, du XIIIe au XVe siècle, révèle la construction progressive d'une structure administrative en même temps que la genèse de la principauté de Savoie. Florent Hautefeuille le commente enfin la distinction entre livre de compte stricto sensu, qui ne contient que des comptes, et le livre de raison (liberrationis), qui nous fournit toute une variété d'informations démographiques, historiques et de comptabilité privée. Il cite en exemple un document découvert récemment, le registre d'une famille de paysans quercynois, les Guitard de Saint-Anthet.

A l'enseigne des « Enjeux pratiques et politiques de la mesure », la quatrième partie débute par un court article d'Agnès Gramain, cherchant à établir si les modélisateurs de la microéconomie doivent prendre en compte les raisonnements qui conditionnent les comportements des individus – large débat, au cœur même des objectifs de ce livre. Alain Desrosières examine ensuite si l'on peut tout mesurer, en jouant sur les deux sens, technique et social, du verbe pouvoir : certains objets matériels sont à l'évidence mesurables, mais est-il licite de « mesurer le bonheur national, le quotient intellectuel ou l'opinion publique ? » Dans une postface enfin, Karine Chemla commente les contributions précédentes, et constate que l'étude historique des raisonnements économiques, qui constitue l'objet du livre, croise l'histoire des sciences. Elle esquisse alors un programme de travail qui prolongerait ces contributions en exploitant « la confrontation de pratiques en usage dans différents milieux, étudiés dans les contextes les plus divers ». L'histoire des sciences pourrait ainsi rejoindre les préoccupations des auteurs de ce livre.